

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 39

Artikel: Soirée d'amateurs : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204504>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Messagers de l'an neuf.

Encore un an qui file, file,
Qui file, file et disparaît.

Allons, il n'y a pas à récriminer ; il se faut résigner et sourire aux almanachs qui déjà viennent nous annoncer la venue prochaine de l'an neuf.

Le premier arrivé, de ces almanachs, c'est l'*Almanach helvétique*, édité par M. S. Henchoz, à Lausanne. C'est sa seconde année d'existence. L'aimable accueil qui lui fut fait à son entrée dans le monde, il y a un an, accueil qu'il mérite à tous égards, lui était un précieux gage de réussite. Aujourd'hui, il a marqué sa place au foyer et il est bien sûr de la retrouver, fidèlement gardée, à chaque nouvel-an.

Vous dire ce qu'il contient serait trop long et vous gâterait le plaisir d'une surprise qui ne vous coûtera que 20 centimes, quatre sous seulement.

AU MONTÉLAZ

(Echo lointain des manœuvres.)

Le lundi 2 septembre, dans l'après-midi, Pierre Gilliard et sa femme montaient le rapide sentier qui mène d'Yverdon à Cuarny. Ils voulaient assister à l'attaque du Montélaz.

— Il fait rude chaud aujourd'hui, ne trouves-tu pas, Sophie ?

— Pardine oui ! On sent de ces piquées de soleil... Ça pourrait donner quelque chose pour ce soir !

— Pourrait bien arriver. A cette saison on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

Ils montent pendant quelques minutes sans dire mot, suant à grosses gouttes.

— Est-on pas bientôt au-dessus ? demande alors Sophie. Cette sacrée montée n'en finit pas !

— Plains-toi déjà ! Pourvu qu'on arrive une fois ! Tiens, voilà des militaires.

— Où ?

— Là, dernier cet haie ! Ne va pas t'embaumer contre !

— Oui, pardine ! Je me demande quel bataillon c'est... si notre Jules...

— Pas plus ! Il est dans le génie. Ceux-là sont du 9, de par contre Lavaux.

— En voilà encore, dans ce fossé, là, à gauche. C'est peut-être le génie ?

— Je vais t'en donner du génie ! C'est le 8.

— Mon Dieu ! pourvu qu'on le trouve.

— Qui ?

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

3

SOIRÉE D'AMATEURS

OSCAR. — Et, du même coup, le « cher » monsieur fait deux bonnes œuvres.

Attention ! Notre plus gracieuse révérence. Je vois entrer deux demoiselles.

Leurs parents ne leur permettent pas, sans doute, d'aller souvent au théâtre. — Ce n'est pas pour les jeunes filles, le théâtre. — Heureusement que ces demoiselles ont, en compensation, les concerts et les conférences. Mais, ce n'est pas toujours très amusant les concerts et les conférences. Les soirées de sociétés sont tout au moins plus variées. Et puis, c'est une excellente occasion de se rencontrer avec les amis.

PAUL. — Voire même avec les amis. Aussi ces demoiselles n'en manquent pas une.

OSCAR (imitant la voix de jeune fille). — Monsieur, avez-vous encore des billets pour la soirée de la société ?

LE DÉPOSITAIRE DES BILLETS (avec un petit sourire). — Oh ! oui... combien vous en faut-il ?...

— Nous n'en désirons que deux.

LE DÉPOSITAIRE (leur montrant le plan de la salle). — Voici de très bonnes places ; je vous les conseille.

— Mais, dites-moi, monsieur, n'est-on pas bien en vue à ces places-ci ?

— Jules.

— Attends-voir ! Laisse-nous arriver.

Ils atteignent enfin la colline du Montélaz, dont les pentes étaient couvertes d'un public nombreux et varié. Des groupes s'installaient sur l'herbe pour se restaurer, tout en regardant les opérations militaires. Pierre et Sophie, mis en appétit, choisissent longuement un endroit convenable, s'asseyent, ouvrent un bissac et en tirent du pain, un saucisson, des œufs et une bouteille de vin.

— Boum ! Tu entends le canon, Sophie ?

— Oui, mais je ne vois rien.

— Regarde, là-bas, sur Chamblon. Tu vois cette fumée ?

— Oui.

— Eh ! bien, c'est là que se trouve la position.

— Quelle position ?

— Quelle position !... Les pièces de position.

— Ah ! C'est loin ?

— Euh ! sept à huit mille mètres... Boum ! Boum !... Du côté de Grandson, cette fois... Passe-moi un verre, ça ne peut pas descendre... Merci... J'ai une faim de loup. C'est cette grimpe.

— Que de monde ! Que de monde ! On se croirait à l'abbaye d'Yverdon.

— Il y a plus de femmes que d'hommes. Ce que c'est que la curiosité !

Le repas achevé, notre couple s'en fut visiter les fortifications, enjamba les fils électriques, descendit dans des fossés, admira les grosses pièces braquées sur la plaine. A chaque pas, c'étaient des recommandations, des réflexions.

— Attention, Sophie, à ces gros fils qui traînent par là. Il faut s'en méfier. C'est bien sûr pour l'électricité... Regarde-moi ces pièces... Nom de nom ! Qu'ils y viennent, les Allemands, ils seront bien reçus ! (L'Allemand, c'est le traditionnel ennemi !)

Puis nos promeneurs poussèrent une pointe jusque sur la hauteur voisine, donnèrent un coup d'œil aux nouvelles pièces d'artillerie, puis descendirent au village de Cuarny. Chemin faisant, ils croisèrent une connaissance.

— Tiens ! Jean du Coutzet. Que fais-tu par là ?

— Et vous ?

— On est venu voir cette attaque ; mais ils ne sont pas encore prêts.

— On dit que ce sera pour cette nuit. Avez-vous vu Müller ?

— Quel Müller ?

— Le président de la Confédération.

LE DÉPOSITAIRE (avec un sourire malicieux). — Oui, un peu.

— Oh ! alors, nous n'en voulons pas. (Désignant d'autres places) : « Et à celles-ci ? »

LE DÉPOSITAIRE (toujours souriant). — A celles-ci, on n'est pas du tout vu et l'on voit très bien.

LA DEMOISELLE (après un moment). — Il n'y en a pas d'autres ?

— Hélas, non.

— Oh ! quel dommage...

Après avoir consulté son amie :

— Eh bien ! monsieur, voulez-vous, s'il vous plaît, nous donner deux billets des premières places que vous nous avez montrées.

PAUL (imitant la voix du duc Della-Volta, dans la *Fille du Tambour-Major*). — Je le savais bien !

OSCAR. — Ce monsieur à la mise élégante, le petit ruban violet à la boutonnière, c'est le directeur du théâtre. Il va tout droit au plan concernant la prochaine représentation de sa « compagnie dramatique » ; c'est ainsi que l'on s'exprime quand il s'agit de comédiens. Gil-Blas ne s'écrie-t-il pas, quelque part : « On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs ; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens ».

En voyant le plan, monsieur le directeur fronce le sourcil, hoche la tête et se tournant brusquement vers le dépositaire des billets :

— Dites-moi, ça ne marche pas du tout. Comment donc voulez-vous que je m'en tire avec les sacrifices que je fais chaque jour pour répondre aux exigences croissantes du public ?

— Ma foi non. Est-il aussi venu ?

— Bien sûr ! Tiens, le voilà, avec Forrer... Ce gros, rouge de figure, avec un chapeau gris.

— Pas possible !

— Parfaitement. Je le connais bien. Je lui ai vendu de l'eau-de-cerises l'année passée.

— Ah ! dans ce cas-là...

*

A Cuarny, c'était une cohue. Le village était sens-dessus-dessous et l'aubergiste avait fort affaire à contenter tous ceux qui assiégeaient sa porte, bien qu'il fût aidé du régiment, qui « tirait au tonneau » d'une façon experte.

Pierre réussit, non sans peine, à se faire servir un demi, qu'il dégusta en compagnie de son épouse, tous deux assis à l'une des longues tables alignées au bord de la route.

Cependant la nuit était venue. La pluie commençait à tomber. Pierre jugea prudent de se munir de « quelque chose » en prévision des averses à venir. Il emprunta chez un paysan deux vieilles couvertures de laine. Il en remit une à sa femme, garda l'autre — la moins mauvaise — pour lui-même, et tous deux, s'en étant couvert les épaules, s'en furent derechef sur le théâtre des opérations. Ils se dirigèrent tout d'abord vers l'un des projecteurs qui fouillaient les ténèbres de leurs mobiles faisceaux de lumière. Des fusées montaient dans la nuit noire, décrivaient leurs courbes gracieuses, éclataient, puis retombaient en pluie d'étincelles.

— Regarde-voir ces fusées ! Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? demandait Sophie. Je te dis, c'est comme à l'abbaye d'Yverdon.

— C'est bien sûr quelques pétards qui leur étaient restés de la Fête des Vignerons. Ça vient du 3^e régiment, en tout cas ! Voilà qu'ils nous éclairent avec leur grande lanterne électrique.

— On pourrait lire le journal.

— Bon ! Voilà qu'ils s'embrient. Ecoute-voir c'te pétarade, du côté de Chevressy. La danse va commencer. Dommage que le temps se gâte. Ça pleut bel et bien fort... Sale temps !

— Je te l'ai dit... Il faisait trop chaud ce tantôt.

— Jamais on n'y tient !

Nonobstant, nos deux enragés, bravant l'averse, rôdent deci à delà, passent d'un monticule à un autre monticule, descendent dans les bas-fonds, se perdent dans les bois, pataugent dans les terrains labourés, s'embarrassent dans des fils de fer, se fourvoient parmi les soldats du ba-

LE DÉPOSITAIRE (lui montrant tous les plans affichés). — Le public ne peut aller partout.

LE DIRECTEUR. — Qu'est-ce que ce nouveau plan ?

LE DÉPOSITAIRE. — C'est le plan d'une soirée donnée par une société d'amateurs.

LE DIRECTEUR (avec humeur). — Toujours ces amateurs ! Mais, c'est une véritable épidémie dans votre Lausanne ; tout le monde y joue la comédie...

PAUL. — Et toutes celles qui se jouent à côté du Théâtre...

OSCAR (Le directeur, continuant et s'excitant de plus en plus). — Trois jeunes gens, trois amis ne peuvent se rencontrer et partager un verre de bière sans qu'il en résulte une soirée artistique, littéraire et musicale. Et quand ces innombrables soirées d'amateurs ont drainé le public, que me reste-t-il, pour mes représentations ?...

PAUL (imitant le tic des personnes portant monocle). — Et moi donc, mon cher directeur, m'oubliez-vous ? Ne suis-je pas un de vos plus fidèles habitués ?

OSCAR. — Parfait ! Ce nouveau personnage, c'est M. Devertgalant, que tous les Lausannois connaissent bien.

PAUL. — N'est-il pas, en effet, le type accompli du fidèle habitué de toutes les représentations théâtrales, de toutes les fêtes, kermesses et ventes de bienfaisance, de toutes les soirées d'amateurs.

Aux représentations de la troupe théâtrale, il a toujours un œil, au moins — quand ce n'est pas un pied — dans les coulisses. Ce qui se passe devant le décor n'a pour lui qu'un attrait intermittent ; cela dépend des personnages en scène. Aux

tailleur 88, du côté de Pomy, poussent même jusqu'à ce village. Ils finissent par y découvrir une étable hospitalière, où ils sont tout heureux de se reposer deux ou trois heures sur la paille, à côté des vaches.

A 3 1/2 heures, ils sont debout et, la pluie ayant cessé, retournent sur les hauteurs, afin de ne rien perdre de la bataille qui était imminente.

— Sapristi ! il ne fait rien tant chaud, murmure Pierre. Et il ramenait autour de soi les bouts flottants de sa couverture.

— Pour sûr non ! Une goutte de café aurait été la bienvenue.

— Bah ! A la guerre comme à la guerre !

Après trois heures de marches et contre-marches, ils entendirent et virent enfin quelque chose.

Des coups de fusils crépitaient un peu partout ; les gros canons tonnaient ; les pièces de campagne et les mortiers répondaient. Les assaillants s'avancèrent sur toute la ligne. C'était l'attaque tant attendue.

— Bon Dieu ! quel trafic ! clamait Sophie. C'est toujours plus pis ! De ma vie, de mes jours ! Pourvu qu'il n'arrive rien à notre Jules !

— T'inquiète pas, Sophie, et surtout tais-toi. Laisse-moi regarder...

— Je n'y comprends rien, rien du tout. Où vont-ils ? Que veulent-ils ? Quel trafic ! Bon Dieu, quel trafic !

— Tais-toi donc ! A la longue, on finira bien par s'imaginer qu'on a compris !

Mais des fanfares éclatèrent tout à coup, sur leur gauche. La foule des curieux se précipite. Pierre et sa femme suivent le mouvement. Ils assistent alors à l'attaque manquée du 1^{er} régiment, refoulé par les troupes du 4^e, marchant crânement, drapeaux flottants, aux sons du « Roulez tambours ».

— Te bombarde ! criait Pierre transporté. Ça, c'est beau ! On dira ce qu'on voudra, pas, Sophie ? Qui aurait cru ça des Genevois !... C'est le tout de savoir les prendre...

E.-C. THOU.

Une première. — Jeudi soir, fut donnée devant une salle bien garnie la première de *Légionnaire par vengeance*, le drame militaire de M. Randin. Cette pièce est montée avec un luxe de figuration, de décors et de costumes vraiment extraordinaire. L'interprétation est bonne ; elle sera meilleure aux prochaines représentations. De la pièce même, nous ne pouvons rien dire encore ; une seule audi-

soirées d'amateurs, son attention est dans la salle. Ce qui se passe sur la scène ne l'intéresse pas du tout.

M. Devertgalant vient donc chercher un billet :

— Ne m'en veuillez pas, mon cher directeur ; ce n'est point une infidélité. Je ne sais que faire de ma soirée. Mieux vaut encore aller à cette représentation d'amateurs que de me morfondre tout seul, chez moi. De deux maux...

OSCAR. — Le portrait est excellent. Et puisque tu manies le pinceau avec tant de bonheur, continue. N'es-tu pas mon collaborateur !

PAUL. — Oh ! mon cher, je crois que nous sommes au bout du défilé. Il nous resterait bien encore à faire le portrait de la personne qui vient acheter un billet avec le désir sincère d'assister à la soirée et de s'y amuser, mais là, comme pour l'amateur consciencieux, le modèle manque.

OSCAR. — Et les parents des jeunes amateurs ?

PAUL. — Oui... c'est vrai !... Il ne leur déplaît point d'assister au facile triomphe de leurs enfants. Ils se disent qu'après tout ils y sont bien pour quelque chose. Mais ils n'osent trop manifester leur contentement ; une réserve s'impose, qui n'est pas le fait de la modestie. Ils ont trop pesté, depuis quelques semaines, contre les rentrées tardives, les étourderies nombreuses, les escapades, dont la préparation de cette soirée a été la cause...

OSCAR. — En effet, ils ne peuvent guère se contredire, là, tout d'un coup.

PAUL. — Enfin, il y aurait encore quelque chose à dire de la représentation elle-même ; de la durée interminable des entr'actes ; de la somme énorme

tion ne saurait suffire pour fixer un jugement. Mais ce qu'il est d'ores et déjà possible de déclarer, c'est que *Légionnaire par vengeance* fera certainement, au « Théâtre du Peuple », quelques belles salles. — (Voir aux annonces.)

LÈ TSACHAU (CHASSEURS)

DE LA « BEINDA NAIRE ».

PRAU su que vo lè z'ai cogniu lè tsachau de la « beinda naire » de pè Lozena. L'è cein que l'ètai dâi crâno lulu, dâi luron d'attaque. Po dâi tsachau, l'ètant dâi tsachau. Lâi avâi permi leu on marchand de lisanne, on fabriqueant de carrâie, on dresse-boute (que l'è dan on régent), on sartinbanque qu'instruisâi lè valet su cliaiu manâie que lâi diant la gymnastique, on boutsi qu'on lâi desâi Tya-muton, on minna-mor et pu oncora on par d'autro. Vo dio que l'ètant treize et dâi guierriè ; l'ètai pire que la beinda à Arnolde dâi z'autro iadzo. Assebin quand cliaiu treize tsachau partessant dein lè bou avoué lau tsin, lau pêtâiru, lau cornette, lâu bissat, lau dièton, lau metanne et tsacon lau trâi gourde, faillâi vère, pouô z'ami ! quinte dzornâ ! Terivant dza du su le Lâo, vè lè Caserne, tî ein on iadzo : lè tsin bouèlâvant et fèlâvant quemet dâi z'einludzo, lè sordat sè crayant que l'è z'ennemi arrevâvant, lè boufbo que fasant l'écoula bossônâre pregnant la fougère, et lè père z'et mère desant à lau z'einfant : « Sâi bin sâdzô, mon valet, vaicé la beinda naire que passe ! » Et lè menistre desant dein lau prîdzo : « Dieu no garde dau diâbllio et de la beinda naire ».

L'è qu'apri que l'avant passâ tot lo gibier dau payî ètai via. N'è pas que l'ausse ètai tyâ, mâ sè sauvâve de pouâie et partessâi dau côté de Frâidèvela, de Penâ, de Montprèvère, po sè fère terî pè lè tsachau de cliaiu velâdzo que sè peinsâvant adan : « Lâi a rido de lèvre et d'étyâru vouâ ! Paraît que la beinda naire fâ ouna vèryâ ! »

On coup, cein sè passâve lâi a dza grantenet, lè treize s'eimbreyant po parti du su le Lâo. L'ètai apri la St-Martin. L'avâi nu on bocon peindeint la nè et fasâi frâ. Vaicé qu'au moment iô l'allâvant baillî lo signat de se mettre ein route et lâtsi lè tsin, lo minna-mor fâ :

— Tè rondzâi ! i'è âobliâ mè metanne !

— Te mettrî tè man dein tè catsette ! lâi dit Tya-muton.

— Diabe lo pas ! M'èin vè lè queri.

— Quaise-tè, que diant dinse lè z'autro, et pu

d'indulgence et de patience qui se dissimule sous ces applaudissements obligatoires et ces rappels forcés ; des billets donnés, qui à eux seuls représentent plus des trois quarts de l'auditoire, sauvant ainsi les apparences ; des délégués des sociétés sœurs, qui, en sortant, lorsqu'ils peuvent secouer le joug des convenances, rétractent presque tous leurs éloges, retirent tous leurs bravos. Leur société n'est-elle pas bien supérieure !

OSCAR. — Et les couronnes, les bouquets, les palmes ?

PAUL. — J'allais les dublier !... Les couronnes !... Mais, il n'y a pas de soirée d'amateurs sans une pluie de couronnes. Tout le monde en reçoit, plutôt deux qu'une. C'est le triomphe à la portée de tous. Un véritable bombardement, coupant les tirades, interrompant les dialogues et prolongeant — sans profit pour le spectateur — une représentation qu'il trouve déjà trop longue.

Si quelqu'un est oublié dans cette distribution, ne plaignez pas les moins remarqués. L'oublié n'est jamais qu'un des meilleurs, chargé d'un rôle important, mais qui n'a pas le privilège de posséder, dans l'auditoire, une sœur, une cousine ou... une amie. Le valet, qui ne paraît qu'une fois en scène, pour dire : « Madame est servie », en ressort pliant sous le poids des couronnes et des bouquets.

OSCAR. — Tiens, je me souviens que dans la première société dont je fis partie, le comité, pour prévenir en apparence toute injustice, avait commandé une couronne : « la couronne officielle ». Elle était destinée à ceux qui n'en recevraient pas d'autres. Un ami de la société était chargé de la lancer.

foudra t'atteindre quie, pè clia-cramena !

— Sâ-to pas einvouyi ton tsin avoué on beliet pò l'ottô ? Ta fenna lè lâi baillèrâ, que dit Tya-muton.

— Rein dau tot, fâ lo minna-mor, lâi a pas fautâ de beliet. Lè metanne sè dein mon pâilo iô ie dormo ; mon tsin l'a bon nâ, lâi vu fère acheintre mè man et vo frâimo onna botoille que lè rapportè.

Adan, vaicé mon minna-mor que l'eimpougne son tsin, lâi passe sè dâ dèso lo nâ po que lè z'acheintâi bin et lâi fâ : « Fifi ! va chercher ! » Et la bête trasse qu'on diâbllio avau lo prâ, l'infate la tserrare tant que pouâve éteindre, lè z'oraille avau lè djoûte, la tiuva eintre lè tsambè, la leingo à mâiti teryâ et pu... via.

Cinq menutè apri lo tsin rêvegnâi âo dissîme galop, avoué oque dein lo mor que fot bas devant lè piaute âo maître.

Vo z'arâi faliu oûre lè recaffalâie de cliaiu cor, l'avressant dâi mor quemet on catsplliat et sè desant eintre leu :

— Po fin nâ, la bête l'a fin nâ ! pouâve pas mî trovâ ! Ha... ha... hi... hi... hi... hi... Tè rondzâi la quinta.

Lo tsin l'avâi rapportâ lo pantet de la fenna.

MARC A LOUIS.

Pour ne pas manquer le train. — « Rien ne sert de courir, il faut partir à temps », a dit le bon Lafontaine. Il faut partir à temps pour prendre le train, le bateau à vapeur, la diligence ou le tramway, mais encore est-il indispensable de connaître l'heure des départs. Voyageurs, mes amis, ayez donc toujours sur vous un indicateur aussi complet que l'*Horaire du Major Davel*, édité par les Hoirs d'Adrien Borgeaud, à Lausanne. N'oubliez pas surtout de vous procurer pour le 1^{er} octobre, l'édition d'hiver.

ILS SONT LÀ ! — John Hewelt et ses gringalets ont fait jeudi leurs adieux aux fidèles du Kursaal. Ils sont partis. Mais les Colbergs sont venus et avec eux un chef d'orchestre non moins magique que M. Birnbaum, mais beaucoup, beaucoup plus petit que lui ; c'est le plus petit du monde, dit-on. Et ce n'est pas tout ; il y a encore les Polos, cascadeurs comiques ; Ghezze, le vélocromographe peintre express ; Armandy's, un baryton moderne ; Lys Perl, duettistes originaux. Enfin, il y a surtout le Cinématographe Pathé, dont les vues, toujours nouvelles, ont un succès fou.

Demain, dimanche, matinée à 2 1/2 heures et soirée à 8 1/2 heures.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

L'acteur la recevait avec force révérences, puis, lorsqu'il était dans la coulisse, sans souci de ses protestations, un membre du comité lui arrachait la couronne des mains pour la lancer à un autre.

PAUL. — Tout était perdu, for l'honneur.

OSCAR. — Eh ! bien, maintenant, ton dernier mot. Crois-tu qu'il serait possible, avec ces données, de préparer un prologue pour notre prochaine soirée ?

PAUL. — Impossible. Je te l'ai déjà dit, le temps nous manque. Et puis, ton idée, c'est bon entre nous ; mais en public, ah non, par exemple.

OSCAR. — Ainsi, nous n'aurons pas de prologue ?

PAUL. — Personne ne s'en plaindra, je te l'ai déjà dit. A la péroraison de son « discours officiel » — encore une tradition qui ne tient que par la force de l'habitude — le président pourra, puisque tu le crois nécessaire, ajouter ces mots :

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs. »

» Deux de nos membres, au talent bien connu — on peut dire cela, n'est-ce pas ? — se proposaient, conformément à la tradition, de composer un prologue pour cette petite soirée. Ils avaient trouvé, paraît-il, une donnée vraiment extraordinaire et dont le succès était certain. Malheureusement, des circonstances indépendantes de leur volonté les ont obligés à renoncer à ce projet.

» Voilà pourquoï, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, nous n'avons pas de prologue. »

Soupir de soulagement dans l'assistance. « Tous jours autant de gagné », pensent tous les spectateurs.

OSCAR. — Et après cela ?...

PAUL. — Après cela ?... Eh bien : « Messieurs, place au théâtre ! »

FIN.